

Ses narines se dilataient, le pli de ses lèvres, qui lui servait de sourire, était plus froidement insolent que jamais, ses prunelles fauves et changeantes resplendissaient comme celles d'un chat sauvage.

Une intraduisible expression d'orgueil féroce, répandue dans tout son être, faisait hésiter les témoins entre l'horreur et l'admiration.

Cléophas qui commençait à se sentir mal à l'aise sous la pression de cette raillerie glaciale voulut en finir et se décida à laisser de côté les règles du fair play.

D'un bond formidable il tomba sur son adversaire et le fit ployer. Bénoni trébucha et tomba lourdement sur le sol.

Cléophas empoigna son ennemi par les cheveux.

Il lui saisit le gargon de la main gauche.

Bénoni qui n'avait plus de force musculaire dans son poignet réussit à se débarrasser de l'étreinte meurtrière de Cléophas, mais il ne put se relever sous le poids de son ennemi.

Celui-ci lui rabattit la tête sur la terre et avec le pouce de la main droite il exerça une pression violente sous le globe d'un des yeux de Bénoni.

Bénoni s'écria :

— Arrêtez-le, arrêtez-le, il me godge ! il me godge !

En effet Cléophas venait de recourir à un des moyens les plus barbares pour subjuguier son adversaire.

Il essayait de lui faire sortir l'œil de son orbite.

Les témoins intervinrent et arrachèrent Bénoni de sa position périlleuse.

Ce dernier en un clin d'œil se retrouva debout et commença à bêcher sur Cléophas.

Chaque coup portait aplomb. En cinq ou six secondes la figure de Cléophas fut mise en compote.

Bénoni était victorieux et son adversaire lui demandait grâce, lorsque tout-à-coup une vieille femme éveillée par les vociférations des combattants sortit de chez elle et se mit à appeler la police.



Le combat avait duré une vingtaine de minutes.



Le soleil se levait radieux à l'horizon.

Un homme de police fit son apparition dans la ruelle.

Bénoni et les témoins réussirent à s'échapper après avoir donné quelques taloches à l'agent de l'autorité.

Cléophas affaibli par la lutte désavantageuse dans laquelle il s'était engagé resta sur le terrain et fut empoigné par le policeman qui le conduisit à la station de la rue Ontario.

Là, il résista du mieux qu'il put, et déchira une partie de l'uniforme du constable.

Celui-ci le maîtrisa par quelques coups de bâton vigoureusement appliqués et l'envoya rouler dans une des cellules.

(A Continuer.)

## LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 14 FEVRIER 1880.

### CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie

Boîte 2144 P. O. Montréal.

### Correspondance de Ladébauche.

(Suite de l'entrevue avec M. Grevy)

Paris, le 28 Janvier 1880.

Mon cher Vrai Canard,

Maintenant, reprit Grevy, d'après ce que vous venez de me dire, je ne crois pas que la monarchie constitutionnelle soit praticable dans votre pays, à cause de la difficulté qu'il y aurait à trouver un bon roi parmi les canadiens.

— Enfin de compte, je crois que vous avez raison, Monsieur Grevy. La pourpre royale est trop rouge, elle offrirait trop les coqs d'Inde, et puis un roi habillé en étoffe du pays n'aurait pas de façon.

Il y a le régime républicain, mais la question est de savoir si vos compatriotes sont mûrs pour cette forme de gouvernement.

D'abord je vous demanderai si vous avez des radicaux ou des rouges avancés.

— On en a, mais par le temps qui court, ils ne font pas florès. Autre fois, je parlo d'il y a vingt cinq ans, on avait des rouges qui pouvaient accoter vos républicains. Je veux parler des gens de l'Avenir du citoyen Blanchot, de l'Enfant Terrible, D'autres qui avaient l'intention de vous faire passer aux Etats tout d'une boxe. Ces rouges-là, voyez-vous, allaient un peu plus vite que le violon. Ça parlait contre les prêtres, et contre toute espèce de gouver-

nement honnête. Heureusement le peuple n'a pas voulu se laisser emmancher avec ces doctrines-là. Après avoir écrit dans l'Avenir et parlé sur les hustings pendant quelques années, nos rouges avancés ont été obligés de se retirer de la politique avec le nez joliment mal enfariné. Parce que les bleus d'alors disaient qu'il n'y avait que de la rogne qui put entrer dans un parti comme ça. Les conservateurs ou Tories ont remporté presque toutes les élections et il a été décidé que les républicains n'avaient pas de chance dans le Canada. Les rouges voyant qu'ils s'étaient fourrés le doigt dans l'œil jusqu'au coude, ont résolu de changer de nom. Ils se sont appelés libéraux. Le parti libéral a fait pataque. Alors les rouges ont inventé le parti national. Ce dernier parti a fait ses orges pendant cinq ans à Ottawa. Un bon jour à force de faire des coups de poche, ils sont partis du pouvoir comme des fusils sans plaque.

Johnny et Langevin sont revenus avec leurs amis et c'est eux qui mènent la boutique. Leurs affaires sont toujours le train de la grise et les républicains rouges n'ont pas plus de chances aujourd'hui que du temps de l'Avenir.

— Comme ça, M. Ladébauche, il est inutile de songer à la république. Ce que les canadiens ont de mieux à faire c'est de rester comme ils sont, parce qu'autrement ils pourraient troquer leur cheval borgne contre une aveugle. Suivez le proverbe. Là où la chèvre est attachée il faut qu'elle broute.

— Ma foi, monsieur Grevy, vous parlez comme un gros livre et je crois que vous avez raison.

— Monsieur Ladébauche, comme je tiens à vous voir partir avec une bonne opinion de Paris. Nous nous amuserons ce soir au théâtre. Vous viendrez avec moi, vous aurez une place dans ma loge au grand théâtre de l'Opéra.

— Est-ce qu'on y joue de belles pièces comme en Canada ?

— Vous avez des acteurs dramatiques dans votre pays ? allons donc.

— Beau dommage ! Est-ce que vous n'avez pas encore entendu parler de Felix Pourté ou l'Echappé de la Potence ? Le Canada Vengé par J. Archambault. Ça c'est une grande tragédie. Et puis, c'est fait par un de nos grands poètes. Un poète qui parle de la rou toutou.

— Comment ça ?

— Oui, il a commencé une pièce de poésie par ce vers.

Sur la route où tout lentement je passe.

— Ah ! pristi.

— Oui le Canada Vengé a eu un succès bœuf à Hochelaga. Ça été mis en livre et ça se vend chez tous les libraires.

— C'est bien, Ladébauche, ce soir vous allez juger de nos acteurs. Vous me direz s'il y a de la différence entre eux et ceux de votre pays.

— Nous sommes alors sortis et nous nous sommes rendus au théâtre du Grand Opéra, qui est bien plus grand et bien plus beau que la Halle Jacques-Cartier à Québec ou l'Opéra House de la rue Gosford à Montréal. Je n'ai pas trouvé la ré-

présentation bien drôle. N'y avait pas moyen de comprendre, les acteurs faisaient rien que chanter.

Je suis allé ensuite au Théâtre Français, à l'Odéon, à la Porte St. Martin. Ce sont d'assez jolis théâtres, mais les pièces qu'on y joue, ça bat pas Vildac. la Malédiction et le Voyage en Californie. Les acteurs français jouent pas aussi bien que les canayens. Il n'y en avait pas un dans le lot pour jouer le rôle de Zozo, pour nous faire rire comme nos amateurs du faubourg. En somme j'ai trouvé que les acteurs français n'étaient pas le loup.

Des amitiés chez vous.

LADEBAUCHE.

### NOS DÉPUTÉS EN CAREME

Lettre particulière de Bytown.

Mon cher Vrai Canard,

Notre gouvernement est sage, Il renonce à l'antique usage De réunir, en carnaval, Le Parlement. — C'était bien mal, Tu l'admettras, cette habitude ; Comment se livrer à l'étude, Lorsque l'on danse autour de vous ? Il fallait, pour le bien de tous, Une réforme ; elle est complète Et très-officiellement faite. Le Globe même en est content, Et chacun doit l'être d'autant. Les laborieuses semaines Qui commencent, vont être pleines De résultats affreux pour le pays ; Et, déjà même, il est permis, Sans hésiter, de te prédire Ça qui jadis aurait fait rire : On verra tous nos députés Très-assidus aux comités, Revisant les lois criminelles Et nous en faisant de nouvelles ; Car il est des crimes nouveaux Dont les auteurs, mis dos-à-dos Par le code actuel, bien trop vite Ont regagné leur affreux gîte. Nos députés sur le tarif Feront un travail fort actif, Revisant, taillant à la ronde, Pour satisfaire tout le monde. Aussi, tu verras, au printemps, Tous nos bons Canayens contents, Nos membres, tous à leurs pupitres, N'iront plus massacrer les vitres Dans la maison de leur voisin. Leur langage sera bénin. L'un deux tout plein de bienveillance : " Mon honorable ami, je pense, " Me permettra de dire un mot. " Il vient de m'appeler : " Un sot " " Car voilà ce que signifie " Sa harangue longue et bouffie " Je ne parle pas que pour moi ; " Qu'il s'excuse, telle est la loi ! " — Mon honorable ami m'accuse " Eh ! bien, s'il veut que je m'excuse " Je vais le faire sans façon " " Je dis que c'est un politissin. " Tu vois, c'est très-parlementaire, Puis " Une affaire, c'est une affaire "

..... En carême, un peu de poisson Nous fait songer à la boisson. La buvette est donc remplacée Par un grand baquet d'eau glacée Où, chacun, après trop parler, Aura droit d'aller barboter. C'est dans ton genre et je suppose Que tu dois approuver la chose. Mais hélas ! sous ce nouveau ciel, Si quelque syndic officiel, Veillant la loi de Banqueroute Arrive ici, quelle déroute ? Chez Mike, en procession, Se transportera la session. Et " Cocktails, " " Mint - Juleps, " [ " Absinthe, "

..... Y passeront, sans qu'une plainte En Chambre fuisse son chemin.

..... Je termine : Le lendemain De la solennelle ouverture, Que Delorme " parte en voiture, On avait grands diners partout, A bientôt. Aujourd'hui, c'est tout.

Bytown, 13 Février 1880.

QueKan